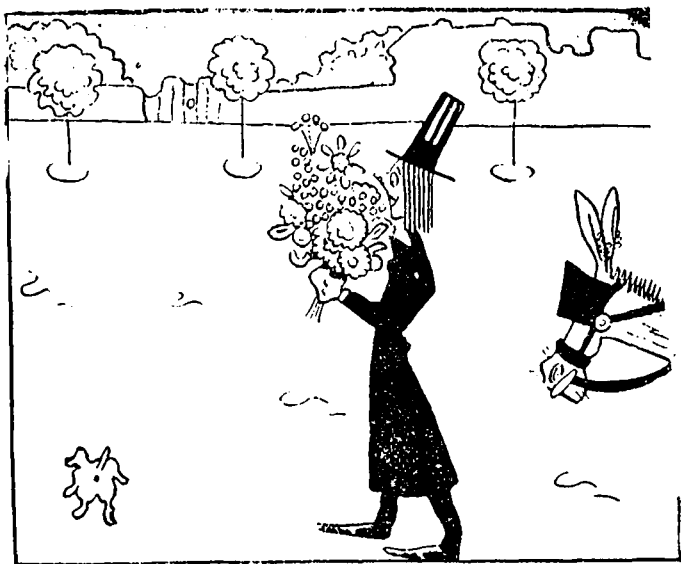


LE POÈTE ET SA FIANCÉE



Le poète. — Ma douce fiancée va venir, je l'attends et ce bouquet de fleurs des champs lui est destiné...

VINCENT ET MIJOLET

ESQUISSE DE MŒURS

Tout de suite après avoir passé le pont du chemin de fer, sur la route de Beauce, vous les apercevez toutes les deux : la fabrique de Vincent à droite, celle de Mijoulet à gauche, presque en face, les fenêtres dans les fenêtres. Tous deux tanneurs, gros garçons et bons camarades. Pas de jalousie de métier — au contraire. Un jour que Mijoulet avait une grosse commande, il empruntait des hommes à Vincent. Et quand Mme Vincent accoucha de son premier, c'est Mme Mijoulet qui alla langer le mioche, et faire la soupe du papa.

Chaque soir, au coup de six heures, le plus tôt prêt allait prendre l'autre — et l'on s'en revenait en ville, bras sous bras, dans la nuit tombante où les réverbères s'allumaient, toujours plus nombreux, à mesure qu'on trouvait des rues avec des trottoirs. On se disait : "Et autrement ça marche? ... Le courrier a été bon? ..." et quand ça marchait chez Mijoulet, Vincent était content. Et si Vincent avait eu en retour un mandat protesté, il en était tout triste, ce brave Mijoulet.

Leur vie trottnait ainsi, une brave petite vie de boutiquiers, à fenestron pas bien large, retournant leur tablier de cuir, quand il était trop sale par devant. Ils avaient fait leur trou dans cette existence, comme sur la banquetto de molaskine du *Café de l'Esplanade*, où ils venaient s'asseoir, tous les samedis soirs, à la même place, devant la même demi-tasse, et l'inévitable impériale sur laquelle l'un d'eau s'endormait.

La guerre vint. Aux premiers désastres, Mijoulet s'engagea. La fabrique fermée, les volets poussés, prirent le navrement des choses mortes. Le maître faisait le coup de feu sur les bords de la Loire, et les grosses araignées d'hiver se balançaient dans le bureau à treillage, où étaient rangés, étiquetés, les dos verts des grands livres.

De l'autre bord de la route, l'atelier à Vincent allait toujours son train : le bruit des racleurs, les chansons, l'odeur mauvaise empestant le chemin, jusque par delà la guinguette de Montplaisir. Seulement, les ouvriers ne chantaient que des refrains patriotiques. Quelquefois un d'eux venait trouver le patron, le soir, et le pria de lui régler son compte. Le patron le payait, lui disait : "Bonne chance... Tâchez donc de leur faire voir comment nous tannons les cuirs, nous autres... Ça fera de la réclame à la maison..." Il avait un gros rire. Et l'ouvrier jetait son tablier, s'en allait boucler le sac, honteux que les camarades se fissent trouer la peau tout seuls. Le lendemain matin, il était remplacé.

Vincent, lui, ne bougeait jamais. Au jour tombant, il quittait ses manches de lustrine, et s'en revenait, tout seul maintenant, sans presser son pas davantage. Il rentrait chez lui, quittait sa jaquette, la plait en quatre, la doublure en dessus, passait son veston d'intérieur, ses pantoufles, son bonnet grec en velours cerise. Alors seulement, allongé près du feu, il déplaçait le journal, lisait les nouvelles, trouvait que "Faïdherbe avait du bon", mais que "Bourbaki ne faisait pas son devoir". Cot hiver-là, il engraisa de six livres.

Après souper, quand il ne tombait pas trop de neige, il mettait son caban, et il s'en allait faire un tour au café de l'Esplanade, "pour voir ce qu'ils en disaient". Autour du poêle, ils étaient une dizaine, les mains tendues vers la braise. Ils faisaient des plans de campagne, affirmaient que la meilleure tactique était de tourner l'ennemi, qu'il n'y avait qu'à tourner, que c'était dégoûtant de se voir commander par un tas d'incapables. Tous, ils criaient contre Bourbaki. La dame du comptoir leur servait des verres de vin chaud.

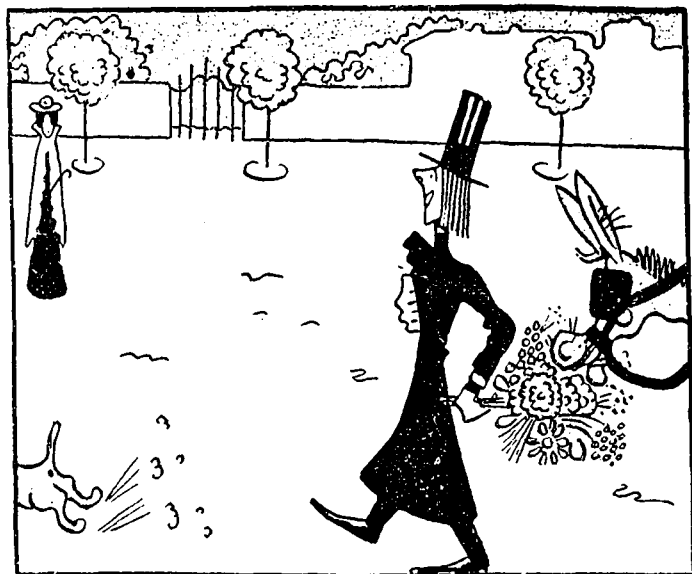
Ils disaient aussi que c'était pitoyable, qu'on crevait de faim, qu'il n'y avait pas moyen de faire un sou d'affaires. Vincent, accoudé, riait dans sa barbe. La demie de dix heures sonnait. Alors, il finissait son vin chaud, mâchait longuement le rond de citron, pour ne laisser rien perdre, et s'en retournait trouver sa femme en train de bassiner le lit.

Elle lui demandait : "Eh bien, Vincent, ça marche?..."

Si ça marchait... C'est-à-dire qu'il ne se rappelait pas avoir vu une année aussi bonne. Il s'était désastres, les neiges, la débâcle, le départ des mobiles, puis celui des mobilisés... Vous pensez si on avait besoin de cuir, avec tout ce bataclan. Il fallait en faire des souliers, des sacs, des bricoles... Vincent trouvait le moyen d'avoir des commandes énormes, et on travaillait dur, cet hiver-là, à la fabrique de la route de Beauce. Comme, au milieu de l'éclatement général, tout se passait sans contrôle, il surfaisait ses prix, faisait payer ce qu'il voulait, envoyait de mauvais cuirs, sur lesquels il gagnait une fortune. On ne discutait pas, on n'examinait pas. Est-ce qu'on avait le temps, au milieu de cette débâcle? Les souliers des soldats étaient troués au bout de deux étapes. Les harnais se cassaient, laissaient des convois de vivres ou des caissons de munitions en détresse sur un bord de route, sous le feu prussien, sans qu'on pût se défendre. Et chaque soir, Vincent, penché sur son livre de comptes, emplissait des colonnes de chiffres, faisait des additions, et avait, en baissant son gaz, un sourire gras d'homme juste qui n'a pas perdu sa journée.

Quand Mijoulet revint, la capote trouée, traînant la patte, il ne trouva plus son ami Vincent en face de lui, sur la route. Cette fabrique-là n'était plus suffisante pour le gros tanneur qu'il était devenu. Il s'était établi de l'autre côté de la ville, près du jeu de boules. Mijoulet s'en alla au *Café de l'Esplanade*, retrouva leur place, et attendit Vincent pour faire l'impériale. On lui dit qu'il n'y mettait plus les pieds. Il n'allait maintenant qu'au *Café Oriental*, le café de la *Société*. Comme Mijoulet avait déjà fait apporter les cartes, il fut très ennuyé. Il fit une réussite, qui ne réussit pas, parce que le sept de cœur resta sous la dame de pique. Alors il s'en alla.

Le lendemain, passant sur le boulevard, il voulut allumer un cigare. Il y avait, en face du théâtre, un bureau de tabac où il avait l'habitude d'entrer. Il allumait et faisait un bout de causette avec une blonde, appelée Emilie, dont toute la ville connaissait le sourire à pomme de fige



II
... Mais, je la vois paraître... Mon cœur palpite : cachons ces fleurs et préparons un madrigal...

derrière les tulipes du comptoir. Comme il approchait, Mijoulet vit que le bureau de tabac était démoli, et qu'on construisait à cette place une grande coquille de maison avec des balcons en pierre de taille. "Bigre, pensa-t-il... voilà une bicoque qui vaudra quelque sous... Il demanda à un maçon : "Quel est le particulier qui a fait construire ça?..." L'homme répondit ; "C'est M. Vincent..."

Quand M. Vincent sort de sa maison, il y a tout de suite sur le trottoir deux personnes qui le saluent. S'il fait un tour de ville, il donne bien quinze poignées de main. Ceux qui les ont reçues rentrent chez eux, et disent à leur femme : "Je viens de serrer la main à M. Vincent..."

Lui continue sa promenade, le pardessus bon garçon, deboutonné. S'il rencontre le président, il lui passe la main sous le bras. Tous deux remontent le cours, familiers, à petits pas de digestion.

A six heures, il monte faire une absinthe au Cercle de la *Société*. Il y a quatre grandes portes-fenêtre s'ouvrant sur le balcon. De là, on voit passer les gens. On est très bien. Vincent y installe son ventre : il est chez lui.

En province, on est de la *Société*, ou on n'en est pas : il n'y a pas de milieu. Si on en est, toutes les portes vous sont ouvertes, toutes les mains gantées vous sont tendues, toutes les jolies femmes vous sourient derrière la glace de leur coupé. Elles ne se gênent plus avec vous, vous arrêtent dans la rue, vous appellent par votre petit nom, vous considèrent comme de leur famille, — car c'est comme une nombreuse famille, cette société dont les membres se retrouvent à chaque instant, partout, au théâtre, en visites, en dîners, au bal. Ils ne dansent qu'entre eux, ne mangent qu'entre eux, ne causent qu'entre eux : mais alors tout est permis. Si vous n'en êtes pas, vous avez beau être élégant, spirituel, doué d'un talent rare, vous êtes un homme taré : vous le sentez à tous les regards, autour de vous.